

gles. La beauté du bras résultera donc de son inclinaison, qui indiquera l'étendue de son jeu. »

— Mécan. BRAS DE LEVIER. V. LEVIER.

BRAS (Marie-Amélie PETIT, dame GILLET, dite M^{me}), actrice française, morte en 1837, fut une des célébrités de l'ancien Vaudeville de la rue de Chartres, où elle créa, dans les premières années de la Restauration, les rôles principaux des pièces de Désaugiers, Brazier, Gentil, etc., aux côtés de Gontier, Philippe, Lepeintre aîné. La Russie l'enleva à la troupe brillante de ce théâtre en 1819. A Saint-Petersbourg, cette excellente actrice, dont tout Paris avait applaudi le talent et la verve comique, conquit une de ces renommées dramatiques qui ne s'oublient point. Le czar, qui trouvait en elle une grande ressemblance avec sa mère, l'impératrice Marie, la veuve de Paul I^{er}, l'aimait particulièrement. Touchée des bontés dont l'honorait l'empereur, M^{me} Bras devait trouver dans l'expression de sa gratitude une aggravation à une maladie d'abord peu sérieuse et qui devint mortelle par son imprudence. Quelque froid qu'il fût, elle avait toujours voulu attendre sur son balcon le passage du souverain, qui revenait souvent la nuit de sa maison de plaisance. Vainement le czar lui cria-t-il : « Bonsoir, bonsoir, mère Bras; ne restez donc pas là si tard ! » elle ne tint nullement compte de l'avis, et persista à conserver une toilette légère et recherchée qui n'était en rapport ni avec la saison ni avec l'heure avancée où le czar passait. L'humour rhumatisinale qui en résulta s'étant attaquée aux pommuns, la malade succomba en six semaines. On rapporte que la familiarité du souverain alla souvent jusqu'à lui faire descendre l'escalier qui, de la loge impériale, aboutissait aux couloirs, pour dire à l'actrice que madame Nicolas la demandait. Alors, par égard pour un embonpoint des plus prononcés, il la poussait devant lui sur les marches, sans grand souci de la place où se posaient ses augustes mains. Un des triomphes de M^{me} Bras a été le rôle de la vieille dans *Léonidas* ou la *Vieille de Suresnes*.

BRASAGE ou **BRASEMENT** s. m. (bra-zà-je, bra-zé-man — rad. *braser*). Techn. Opération par laquelle on réunit deux métaux différents, ou deux morceaux d'un même métal, à l'aide d'un métal intermédiaire plus fusible.

— Encycl. Le brasage, différent de la soudure en ce que celle-ci peut s'opérer directement et sans intermédiaire entre les pièces à souder, s'exécute tantôt avec un alliage de cuivre rouge ou de zinc, tantôt avec un alliage de cuivre jaune et d'argent, d'autres fois avec un alliage d'or, d'argent et de cuivre rouge. Dans tous les cas, les surfaces à réunir doivent être nettoyées avec soin à la lime ou au burin, et n'être souillées ni par le contact des doigts ni de toute autre manière. Cela fait, on les rapproche et on les maintient réunies en les reliant avec du fil de fer qui, pour ce motif, porte le nom de *fil à tier*; puis, on recouvre le joint avec une pâte formée de borax en poudre, d'eau et d'une quantité suffisante de l'alliage adopté, lequel a été préalablement réduit en petits copeaux ou en grains. Enfin, on chauffe le tout, soit au chalumeau, soit dans un fourneau, suivant la nature et les dimensions des objets. Le borax fond avant l'alliage et forme à la surface du métal une espèce de vernis qui le préserve de l'oxydation, et qui dissout en même temps les oxydes qui auraient pu se former à sa surface. On remplace quelquefois ce sel par d'autres substances ayant, comme lui, une très-grande affinité pour l'oxygène, telles que l'acide borique, le chlorure de zinc à l'état liquide, etc.

Pour braser le fer sans employer de métal intermédiaire, on donne une *chaude suante* aux parties à réunir; on y projette un peu de sable pour dissoudre l'oxyde formé, qui se combine avec la silice et produit un silicate très-fusible qui s'écoule sous le choc du marteau, laissant à nu les parties bien décapées qu'on unit en les forgeant.

BRASCASSAT (Jacques-Raymond), peintre français contemporain, né à Bordeaux en 1805. Il commença ses études sous la direction de Th. Richard et vint ensuite à Paris, où il travailla dans l'atelier d'Hersent et où il remporta, en 1825, le deuxième grand prix de paysage historique : le sujet du concours était la *Chasse de Méléagre*. De Rome, le jeune artiste envoya au Salon de 1827 : *Mercur* et *Argus*, paysage historique, et trois *Vues d'Italie*, qui lui valurent une médaille de 2^e classe. Revenu en France, il remporta une médaille de 1^{re} classe au Salon de 1831, où il avait exposé : une *Vue de Cassano* (Calabre), une *Vue du temple de Vénus, à Baies*; une *Vue de Castel-Rouge* (Lozère); un *Paysage avec animaux* et une *Etude de chien*. Le succès qu'obtinent ces deux derniers ouvrages décida M. Brascassat à s'adonner spécialement à la peinture d'animaux. Il eut le mérite d'être le premier à remettre en honneur ce genre d'ouvrages qui avait été à peu près abandonné par l'école française depuis Oudry et Desportes. Il en fut récompensé par l'empressement des amateurs à acheter ses tableaux et par l'honneur que lui fit l'Académie des beaux-arts de l'admettre dans ses rangs (1846). Mais il ne tarda pas à être distancé dans la carrière qu'il avait ouverte par des artistes plus hardis, plus vigoureux, au nombre desquels il nous suffira de citer Troyon et M^{lle} Rosa Bonheur. Après avoir joui d'une vogue peu commune, ses ouvrages furent tout à coup délaissés : on avait

fini par s'apercevoir qu'à ses animaux, d'un dessin si précis et si ferme et d'une exécution si minutieuse, il manquait une qualité essentielle, la vie. Dès 1837, Gustave Planche écrivait : « Tout en reconnaissant, tout en proclamant le mérite des compositions de M. Brascassat, je suis forcé de déclarer que ses animaux sont d'une vérité fort incomplète. La couleur est vraie, les détails sont finement étudiés; mais il n'y a pas de chair sous la peau, et le mouvement des figures manque d'énergie. » M. Thoré se montra plus sévère encore dans son Salon de 1845 : « M. Brascassat, dit-il, nous paraît en dehors de la tradition de tous les maîtres et absolument privé d'un sentiment vivace et original, outre que son exécution est la plus faible et la plus commune du monde. Il ressemble, par la débilité de son style et de sa pratique, à tous ces mauvais peintres petitement adroits (les Verboeckhoven, les Koekkoek, les Scheelfout), dont Bruxelles et La Haye nous envoient les ouvrages, que les amateurs ont le mauvais goût de payer fort cher. M. Brascassat a exposé cinq tableaux, dont le principal est une *Vache attaquée par des loups et défendue par des taureaux*. Tout cela, — petite vache, petits taureaux, petits loups anodins, — tiendrait dans une boîte en bois blanc, comme on en donne aux enfants le 1^{er} janvier... » Cette *Vache attaquée par des loups* reparut à l'Exposition universelle de 1855, avec une *Lutte de taureaux*, répétition libre d'un tableau qui avait figuré au Salon de 1837, et un *Repos d'animaux*, de la même époque : ces ouvrages, les meilleurs peut-être qu'ait exécutés M. Brascassat, furent jugés dignes d'une médaille de 1^{re} classe; mais ils n'eurent pas le privilège d'attirer la foule, et la plupart des critiques les jugèrent fort sévèrement. M. About s'exprima ainsi : « M. Brascassat, compose bien, dessine mal, peint trop mal. Sa couleur est particulièrement désagréable. Ses paysages, grêles et communs, semblent empruntés à M. Victor Adam. Ses animaux ont la même vigueur et les mêmes muscles que ceux qui viennent de Nuremberg. Quant au pelage, il est lisse et même un tant soit peu pomadé. Les tableaux de M. Brascassat, qui ont eu un grand succès autrefois, sont le type du mauvais. Cet artiste est le Winterhalter des bêtes. Du reste, membre de l'Institut. » Il y a de l'exagération, sans doute, dans ce portrait malicieux; mais il faut bien avouer que le public, qui brûle si facilement ce qu'il a adoré, est aujourd'hui de l'avis du critique. Faut-il croire, après cela, avec M. Delécluze, l'ex-collègue de l'artiste à l'Académie des beaux-arts, que « les compositions de M. Brascassat, étudiées consciencieusement dans toutes leurs parties, ne risquent pas d'être entraînées dans l'abîme par le flot de la vogue qui balaye la plage des arts continuellement ? » Ce qui est certain, c'est que bon nombre de ces compositions ont été recueillies dans nos musées : le musée du Luxembourg possède un *Paysage avec animaux*, qui a figuré au Salon de 1845; le musée de Bordeaux, deux ouvrages du même genre, et une des premières productions de l'artiste, la *Mort du sanglier de Calydon*; le musée de Montpellier, un *Pâturage*; le musée de Toulouse, une *Sorcière*, exposée en 1835; le musée de Nantes, la *Lutte de taureaux*, du Salon de 1837, etc.

BRASCHI (Jean-Baptiste), antiquaire italien, né à Césène en 1664, mort en 1727. Nommé évêque de Sarsina et archevêque titulaire de Nisibe, il employait ses moments de loisir à étudier les antiquités romaines. On lui doit : *Relatio status Ecclesiae Sarsinatis* (Rome, 1704); *De tribus statuis in romano Capitolio erutis anno 1720 ecephrasis iconographica* (1724); *De familia Cassiana antiquissimae inscriptiones* (1731); *De vero Rubicone liber, seu Rubico caesenas* (1733), etc.

BRASCHI (Jean-Ange). V. PIE VI.

BRASCHI (palais), à Rome. Ce beau palais, situé à l'angle de la place del Pasquino, près de la place Navone, fut construit à la fin du siècle dernier par l'architecte Cosimo Morelli, pour le duc Braschi, neveu de Pie VI. On admire surtout son magnifique escalier, orné de colonnes et de pilastres de granit rouge oriental. Une importante collection d'antiques et de tableaux se voyait autrefois dans ce palais : elle a été dispersée. C'est à l'angle du palais Braschi que s'élève, sur un piédestal, la statue antique mutilée, si célèbre sous le nom de *Pasquino*, qu'elle dut au tailleur facétieux près de la boutique duquel elle fut trouvée. V. PASQUIN.

BRASCHI-ONESTI (le duc Louis), homme politique italien, né à Césène en 1746, mort en 1818. Fils d'une sœur de Pie VI, il devint commandant des gardes nobles et prit souvent part aux affaires politiques. En 1797, il fut un de ceux qui signèrent, pour le pape, le traité de Tolentino. La révolution romaine lui fit perdre une grande partie de ses biens; mais en 1802, le premier consul Bonaparte lui fit rendre tout ce qui n'avait pas été aliéné. Quand les Etats de l'Eglise furent annexés à l'Empire de Napoléon, le duc Braschi fut nommé maire de Rome, et il vint à Paris complimenter l'empereur au nom de cette ville. Lorsque Pie VII fut emmené captif en France, le maire de Rome fit un nouveau voyage à Paris, pour y défendre les intérêts de ses concitoyens. — Son frère Romuald BRASCHI-ONESTI, né à Césène en 1753, mort en 1830, fut nommé car-

dinal par Pie VI, eut à souffrir des persécutions pendant la captivité de Pie VII, et ne rentra à Rome qu'avec ce pontife.

BRASDOR (Pierre), chirurgien français, né dans le Maine en 1721, mort en 1800. Il fut directeur de l'Académie de chirurgie et propagea l'inoculation, ainsi qu'une méthode de traitement pour les anévrysmes, qui a conservé son nom. Parmi ses écrits, on cite un mémoire sur les *Amputations dans les articulations*, publié dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*, tome V.

BRASE s. f. (bra-zé — autre forme du mot *brasse*). Techn. Nom que l'on donne quelquefois aux charbons incandescents, dans les arts chimiques.

BRASÉ, ÉE (bra-zé) part. pass. du v. *Braser*. *Pièces BRASÉES*.

BRASÉNIE s. f. (bra-zé-ni). Bot. Genre de plantes ombellifères.

BRASER v. a. ou tr. (bra-zé — du gr. *brazein*, être chaud). Brûler, chauffer. « Vieux mot.

— Réunir ensemble deux métaux différents, ou deux morceaux du même métal, à l'aide d'un métal intermédiaire plus fusible : *Quand on opère sans intermédiaire, on ne brase pas, on soude*. V. BRASAGE. « Casser la croûte de sel qui se trouve dans les marais salants.

— Intransitiv. Petiller : *Ce charbon BRASE trop*.

— Techn. Se dit, dans la Charente-Inférieure, des eaux des marais salants lorsque, au commencement de la cristallisation, il se forme à leur surface une crème légère.

BRASERO s. m. (bra-zé-ro — mot esp.). Petit brasier : *Ajoutez, pour l'hiver, ce misérable BRASERO qu'elles ont, grelottantes, pour chauffage, et qui fait tant de maladies*. (Michelet.) « Grande bassine de cuivre remplie de braise, qui produit une chaleur douce, et qui remplace en Espagne les cheminées : *La lampe et même sa veilleuse auraient pu le dispenser de l'entretien de son BRASERO*. (X. Saintine.) *Il n'y avait qu'une seule pièce de médiocre dimension; ayant au centre un BRASERO rempli de scories et de cendres froides*. (E. de la Bédollière.) *Le BRASERO remplace en Espagne les cheminées, qui sont fort rares*. (Th. Gaut.) *Le BRASERO est une grande bassine de cuivre jaune, posée sur un trépied et remplie de braise ou de petits noyaux allumés et recouverts de cendre fine, qui font un feu doux*. (Th. Gaut.) *Une femme jeune et jolie, nonchalamment renversée sur une large causeuse, près d'une cheminée élégante où petillait un vaste BRASERO*. (H. de Kock.)

BRASIDAS, général spartiate, sauva Méthone dans la première année de la guerre du Péloponèse (431 av. J.-C.), fut blessé au combat de Pylos, détacha de l'alliance d'Athènes presque toutes les cités grecques de la Chalcidique, fut blessé mortellement à la bataille d'Amphipolis, qu'il gagna cependant sur Cléon et les Athéniens, et mourut enseveli dans sa victoire (422 av. J.-C.). Les Spartiates lui consacrèrent des fêtes annuelles sous le nom de *Brasidées*.

BRASIDÉES s. f. pl. (bra-zi-dé — du nom de *Brasidas*). Antiq. gr. Fêtes qui se célébraient à Sparte en l'honneur du général Brasidas, par des jeux auxquels les citoyens avaient seuls le droit de prendre part.

BRASIER s. m. (bra-zié — rad. *braise*). Feu de charbons incandescents : *Se chauffer les mains au-dessus d'un BRASIER*. *Ce lit où elle se tenait par prudence et pour qu'on la crût gravement blessée, la brûlait comme un BRASIER ardent*. (Alex. Dum.)

Le cacique étendu sur un brasier ardent... C. DELAVIGNE.

— Action de brûler, de détruire par le feu : *Des hommes extrêmement ignorants condamneront au BRASIER un livre qu'ils n'auront pas lu*. (Volt.)

— Grand bassin de métal sur lequel on met du charbon ardent, pour chauffer une chambre. C'est ce qu'on appelle *brasero* en Espagne.

— Par ext. Sentiment de grande chaleur dans le corps ou dans quelque une de ses parties : *Ma tête est un véritable BRASIER*. *J'ai un BRASIER dans ma poitrine*.

— Fig. Ardeur de l'âme ou du tempérament; passion ardente : *Le cœur des jeunes gens est un BRASIER que tout alimente*.

De l'indigne brasier qui consumait mon cœur, Il ne me reste plus que la seule rougeur. ROTROU.

« Etat d'insupportable tourment : *Bientôt je tombai dans les BRASIERs d'un supplice impitoyable*. (Balz.)

Techn. Nom donné aux meulièreuses poreuses par les carriers de la Dordogne.

— Epithètes. Allumé, chaud, vif, rouge, irrité, ardent, incandescent, brûlant, dévorant, affamé, alimenté, attisé, amorti, éteint.

— Encycl. Chez les Grecs et chez les Romains l'usage des cheminées était inconnu, comme il l'est encore dans la majeure partie de l'Italie et de l'Espagne. Pour se chauffer, on avait recours à des *brasiers*, dans lesquels on mettait des charbons allumés, et c'est de là que sont venus les *braseros* de l'Espagne moderne. Ces *brasiers* étaient portés par trois

pièdes placés en triangle, et comme ils avaient la même forme que les trépieds dont on se servait dans les cérémonies sacrées, on leur donnait indifféremment le même nom. Ils étaient généralement en bronze, quelquefois en or et en argent; leur principale richesse consistait dans les sculptures dont les pieds étaient ornés. Le comte de Caïus, dans son *Recueil d'antiquités*, en a décrit deux qui pourront donner une idée du luxe apporté par les Romains dans ce genre d'ustensiles. « Le premier trépied consiste en un plateau de forme ronde, qui recevait le feu dans un renfoncement ménagé à ce dessous; une frise, qui décorait le pourtour extérieur, est ornée de têtes de bœufs décharnés, que lient des festons de feuilles de myrte. Trois sphinx de la plus grande beauté soutiennent le plateau par la pointe de leurs ailes élevées à ce dessous, et par une lige fleuronnée qui pose sur leurs têtes. Ces sphinx sont assis, et ont pour base ou support des pieds de biche, disposés en triangle, sur un plateau échanuré dans ses trois principales faces. De l'endroit où les pieds se lient avec les sphinx, partent des rinceaux d'ornements qui se joignent au centre du trépied, y portent un cul-de-lampe, sur lequel on voit un petit vase destiné sans doute à renfermer les parfums qu'on jetait dans les *brasiers*, pour corriger l'ardeur du charbon. Ce beau *brasier* ou trépied de bronze a deux pieds six pouces de hauteur. L'autre, également de bronze, est plus composé et beaucoup plus commode pour le service. Il est porté par trois satyres, dont les jambes se réunissent et se terminent en un seul pied de chèvre. Ces figures sont placées dos à dos; leur attitude et leur action sont pareilles, c'est-à-dire qu'elles ont une main sur la hanche, tandis que l'autre est élevée pour empêcher qu'on ne les approche de trop près. Il y a lieu de croire que, pour éviter la dépense, on les a jetées dans un seul moule; leur visage est riant, et leurs queues portent un anneau, qui vraisemblablement servait à suspendre les instruments nécessaires à entretenir le feu. Le plateau qui était destiné à contenir le *brasier* proprement dit ou les charbons, est d'une assez grande épaisseur, par la nécessité de l'espace qu'exige le double fond; car il est composé de deux pièces : celle qui est adhérente au pied et qui fait corps avec lui porte sur sa tranche inférieure trois mains qui jouent dans leurs charnières, et servent à faire mouvoir l'instrument avec plus de facilité. Cette pièce, faite en manière de cuvette, en reçoit une autre qui est mobile, et dont le bord se termine par un ornement à jour assez singulier. J'ignore s'il avait quelque usage particulier; on voit seulement que les deux mains attachées au corps de ce dernier plateau aident à le soulever et à le transporter. La hauteur de ce *brasier* est de trois pieds. « Depuis ces deux *brasiers* dont parle le comte de Caylus, les fouilles de Pompéi et d'Herculaneum ont fait découvrir une foule. Le musée de Naples et celui du Louvre en possèdent plusieurs. Toutefois, cette forme n'était point invariable; on en voyait de ronds, de carrés, et l'ornementation en variait à l'infini; il y en avait de tout petits qu'on transportait de chambre en chambre, et que, dans les occasions solennelles, on plaçait devant l'autel pour y brûler de l'encens. Le *brasier*, d'ailleurs, n'était pas le seul système de chauffage des anciens; outre les tuyaux de chaleur qu'on rencontre aussi bien dans les maisons particulières que dans les bains publics, chaque maison avait son foyer, consacré aux dieux lares et regardé comme un lieu saint; aussi était-il situé dans la salle publique ou *atrium*, à côté de l'autel des dieux lares. De là était venue l'expression, si souvent employée, *pro aris et focis*. Ce foyer consistait en une plate-forme carrée de pierres ou de briques, élevée de quelques centimètres seulement au-dessus du sol, comme le montrent de nombreux spécimens qu'on voit à Pompéi. Là le feu était allumé avec des bûches de bois reposant sur des chenets; comme il n'y avait ni tuyaux, ni cheminées, pour livrer passage à la fumée, les Romains avaient trouvé une préparation qui empêchait le bois de fumer. Il y avait trois manières de la pratiquer : 1^o en enlevant l'écorce, puis en plongeant le bois longtemps dans l'eau et en le faisant complètement sécher avant de s'en servir. Ce système s'accorde assez bien avec des faits que personne ne révoque en doute, et tout le monde sait que le bois venu par eau fume beaucoup moins que celui qui arrive par terre; 2^o en le plongeant dans l'huile, ou dans la lie d'huile, ou en versant de l'huile à sa surface; 3^o en le faisant sécher et durcir au feu, jusqu'à ce qu'il eût perdu la plus grande partie de son humidité, mais sans pour cela le réduire entièrement à l'état de charbon. Des soufflets et des chenets exactement semblables à ceux dont nous nous servons aidaient à la combustion de ce bois sans fumée, dont on devrait bien retrouver le secret. Ce foyer n'existait que dans l'*atrium*, et le *brasier* était pour l'usage des autres pièces, où on le transportait avec la plus grande facilité.

BRASIÈRE s. m. (bra-zi-ère — rad. *brasier*). Syn. peu usité de BRASIÈRE.

BRASILINE s. f. (bra-zi-li-ne — rad. *Brésil*). Chim. Substance cristalline que l'on a découverte dans le bois du Brésil. On dit aussi BRÉSILINE.